

La jeune fille sortit et revint quelques instants après avec un inconnu grand et distingué, au visage triste et pâle. Elle annonça :

— « Monsieur le comte de Peilrac ! » et s'en fut retrouver son élève.

Roger s'inclina profondément.

— Soyez le bienvenu à Montscoff, Monsieur ! lui dit Mlle Irène en lui désignant un fauteuil.

Paule le regardait et semblait atterrée.

Comme Alice allait se retirer :

— Je ne voudrais nullement vous déranger, Mesdames, dit le comte ; restez, je vous en prie !

Soudain la porte placée en face du visiteur s'ouvrit brusquement, et la petite fille s'y encadra.

A cette vue, Roger ne fut pas maître de son premier mouvement. Il ouvrit les bras en s'écriant :

— Mireille !...

Comme poussée par une force mystérieuse, l'enfant s'y précipita.

— Mireille !... répéta l'heureux père en l'embrasant, ma bien-aimée ! Ma fille !...

Ah ! il n'avait pas eu besoin de recourir au signe pour la reconnaître ! Ces yeux noirs aux reflets d'or, ce front blanc aurolé de boucles brunes, ce nez aux ailes palpitantes, étaient les siens ; cette jolie bouche aussi rouge qu'une fleur de grenade, c'était celle de la chère morte.

Enfin M. de Peilrac se reprit à l'affolement du brusque revoir. Il entourait Mireille de son bras et il alla à Irène, pendant que Paule, aussi blanche que les dentelles de sa robe, se dissimulait derrière le rideau de la fenêtre.

Qu'était devenue cette joie qu'elle devait éprouver en rendant l'enfant saine de corps et d'esprit à ses parents ?

— Je suis le père de Mireille, Mademoiselle, dit-il d'une voix tremblante ; pendant six ans je l'ai crue morte, et je la retrouve, grâce à vous, rayonnante de santé ! Comment vous exprimer mon immense gratitude !...

Mlle de Montscoff attira Paule vers elle.

— Ces remerciements doivent surtout s'adresser à ma sœur, fit-elle, une fierté au front. C'est elle qui a veillé jour et nuit l'enfant malade, elle qui s'en occupe encore comme si elle était sa fille.

Le comte regarda tout ému cette jeune femme aux cheveux d'or, aux grands yeux bleus qui lui rappelait Marie ; il lui prit la main, et, la réunissant à celle de Mireille, il les baisa avec un attendrissement sans bornes.

— Que ne vous dois-je pas !... balbutia-t-il.

— Je n'ai fait que mon devoir de femme envers un frêle petit être abandonné, dit Paule, se reprenant à l'extrême abattement qui s'était emparé d'elle à la vue de l'étranger.

De suite elle avait remarqué la frappante ressemblance, et son cœur s'était serré à la pensée de perdre celle dont elle se croyait à jamais la mère.

Le petit groupe s'était reformé autour de la cheminée. Mireille s'appuyait toujours sur son père, mais ses doigts n'avaient pas quitté ceux de Paule.

— J'ai été bien éprouvé depuis cette disparition inexplicable encore, reprit M. de Peilrac d'un accent lassé. Ma mère est morte subitement devant ce Gave où elle supposait sa petite-fille ensevelie ; ma femme, atteinte du cœur, n'a fait que languir depuis la terrible catastrophe, et je l'ai perdue il a quelques jours à Majorque, où je l'avais emmenée pour essayer de la guérir.

— Vous avez, en effet, horriblement souffert, Monsieur, s'écria Mlle Irène. Ah ! si nous avions connu ces détails, avec quel empressement nous vous aurions adressé le télégramme consolateur !

— Quelle consolation pour ma pauvre Marie !

— Cette nouvelle pouvait guérir Mme de Peilrac ! dit Paule.

— Non, hélas ! Mademoiselle. La mère de Mireille souffrait d'une maladie de cœur dont rien ne devait arrêter le développement. C'est à mon arrivée en France que le sous-préfet de Bayonne m'a communiqué un journal relatant et l'abandon de ma fille et sa présence chez Mme Kerlan dont je bénis aussi l'angélique bonté. Oh ! quel voyage ! Mais quelle joie dans ma douleur en te retrouvant, ma tant chérie !

Et de nouveau il pressa Mireille sur sa poitrine palpitante. Elle lui rendait ses baisers, les bras enroulés à son cou, et redisait tout bas :

— Père !... Oh ! père !...

Cette scène mettait des larmes dans les yeux des trois femmes qui y assistaient en silence, n'osant interrompre ces effusions.

Soudain le comte s'écria :

— Tu vas me dire les noms de ces monstres qui t'ont volée à notre amour, ma bien-aimée ! Il faut qu'ils soient punis pour tout ce qu'ils nous ont fait souffrir !

A ces mots, l'enfant quitta le comte et vint se réfugier près de Paule, une épouvante en ses yeux démesurément ouverts.

— Je suis lasse, maman ! lui dit-elle, en appuyant sa joue enflammée contre la sienne. Je voudrais ma chambre.

— Viens avec moi, chérie ! lui dit Alice.

La petite fille embrassa Paule et revint vers son père, qu'elle baisa aussi avec folie en lui disant :

— A bientôt !

Puis elle sortit avec la jeune receveuse.

— Vous voyez, Monsieur, dit alors la jeune femme ; il est impossible de parler à Mireille des personnes chez qui elle se trouvait avant son abandon. Une terreur folle, qui pourrait lui être nuisible, s'empare d'elle. Que craint-elle ? Il est bien difficile de le deviner.

— Je ne saurai donc jamais où elle a passé ces années d'épreuves et de désolation pour nous ! Elle avait trois ans environ lors de son enlèvement ; elle ne s'en souvient pas.

— Non, dit Mlle Irène, à cet âge les souvenirs sont trop confus. On pourrait peut-être essayer de les lui rappeler !

— Je serai toujours retenu par cette crainte de l'affoler. En renvoyant les lieux de sa naissance,